

Joël Baqué

# Aire du mouton

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

**I**

Un Français en pantalon gris et polo jaune, une Belge vêtue d'une robe de plage aux coloris en vogue à l'époque considérée, les années quatre-vingt-dix. Un homme, une femme, un bord de mer, n'importe laquelle aurait fait l'affaire, ou un océan, voire un grand fleuve, un grand lac, mais c'est depuis le rivage de la mer du Nord que les habitants de Knokke-le-Zoute regardent passer cargos et pétroliers. Des mouettes comme partout en bord de mer. Le ciel est d'un bleu de saison, la température stabilisée au-dessus des minima saisonniers, un léger vent sud-est taquine le drapeau vert du poste de secours. Dans cette partie de la Belgique le soleil joue au

sniper négligent, embusqué entre deux nuages, peu dangereux aux peaux restées naïves en ce mois d'août et qui peuvent donc sans risque s'exposer à découvert; il tire à blanc, pourrait-on dire avant de qualifier les lunettes noires portées par la femme d'accessoire de séduction plutôt que de protection.

Quant à l'homme, ses lunettes de soleil sont braquées vers le ciel, noyées dans une épaisse chevelure brune. Il marche parallèlement au rivage en terminant un sandwich triangulaire.

Ils se rencontrèrent néanmoins, néanmoins car malgré cette allure ratée de play-boy (lunettes de soleil dans les cheveux vaguement gominés, pantalon trop étroit, mocassins râpés) dont l'homme est loin de se douter qu'elle le discrédite d'emblée aux yeux des femmes présentes et en particulier de celle, jeune, en robe de plage, qui jouait sur ce même rivage, enfant, avec ses cousines, à hiérarchiser les usagers de la plage, trio de petites pestes dressées à repérer le plus minime

geste ou détail vestimentaire avec la perspicacité d'un pisteur du Kalahari attentif à tout indice indiquant une proie potentielle. À sept ans elles savaient déjà que le contenu d'un geste n'est pas moins important que le geste lui-même, un geste en soi irréprochable se disqualifiant si par exemple il se met au service d'un sandwich de pain de mie et acquiert ainsi une charge d'iniquité (*corruption des mœurs; état de ce qui est contraire à la religion, à la morale ou encore, emprunté au latin iniquitas, inégalité de terrain; position défavorable – d'un lieu*) car c'est bien une corruption des mœurs que révèle le goût vulgaire du pain de mie. Ceux qui mangent ce pain mou prédécoupé et sous plastique aiment aussi les chansons populaires, l'accordéon, les grillades de sardines, la Jupiler, se réservent deux fois du même plat et n'ont rien à faire à Knokke-le-Zoute.

Autant dire que l'homme s'est carrément trompé de plage et donne en plein dans l'iniquitas territoriale, car après Saint-Tropez, Deauville et Palm Beach, Knokke-

le-Zoute a été honorée par Vuitton d'un modèle dédié du fameux sac *neverfull* et ses boutiques de vêtements marins coûteux tiennent à distance les bistrots à la bonne franquette où se dévorent des tartines de pain de mie au milieu de ce genre de rire qui vous retourne le gosier comme un gant de toilette, c'est là une expression qu'affectionne le père de la jeune femme avec pour effet instantané de plonger sa mère dans un détail du paysage ou du vernis de ses ongles, elle déteste cette expression rappelant que son mari a été élevé au pain de mie dans un trois-pièces près de la gare de Bruxelles-Midi, c'est tout dire, et redoute encore, trente ans plus tard, de le surprendre mangeant du pain de mie en cachette, sans doute alors parlerait-il de petit creux, voire de pèlerinage, de nostalgie, qu'elle traduirait par relents d'une mauvaise éducation, *chassez le naturel il revient au galop*, formule également applicable à son beau-père, ancien maquignon, un rustre flamand qui marchait avec ses chevaux au milieu des champs de betteraves et n'a jamais accepté d'utiliser un rince-doigts, préférant saloper

les serviettes en se fichant bien qu'elles aient été brodées par les béguines de Bruges et servi à essuyer les doigts héréditaires de toute la noblesse wallonne.

L'homme marche donc dans le sable en dégoulinant d'indices compromettants, vêtements inadaptés, mains au fond des poches, lunettes de soleil fichées dans les cheveux à la façon des latin lovers. Il est représentant en parfums et de faire une pause là, sur un rivage ensoleillé plutôt que sur une aire autoroutière, le fait sourire benoîtement, à la bonne franquette, et traverser la plage avec ce sourire collé sur sa face, un peu comme on promène la rougeur récoltée en sautant un poil trop haut du plongeur, plongeur suivi d'un *plat*, le bon *plat* des familles, bruyant et bien visible, le *plat* convivial et démocratique prolongé hors de l'eau par une plaque rouge sur la poitrine et le haut des cuisses. Marcher sur cette plage ne s'improvise pas plus que plonger dans une piscine mais il n'en sait rien et expose son grotesque sourire qu'aggravent toute une série de

flexions, torsions et rotations hulotiques apparemment destinées à soulager ses reins (sans doute dirait-il ses lombaires, les Français parlent un drôle de français, plein de mots prétentieux) si l'on en juge par les frottements du bas du dos qui les accompagnent.

*Il a l'air un peu tarte, c'est la faute à Descartes*, voilà un exemple des refrains qu'inventaient puis chantonnaient la jeune femme et ses cousines, gamines formées à la détestation des voisins français et de leurs ridicules blagues belges.

Elle est couchée sur le dos, tête légèrement renversée, et le voit progresser en rapetissant à chacune de ses flexions puis reprendre sa taille initiale, petit ludion échappé de son tube mais qui continue à faire l'ascenseur. Quand il s'accroupit à sa hauteur, elle entend distinctement craquer ses vertèbres.

– Vous craquez.

Il regarde autour de lui et se voit en tout petit dans chacun des deux verres fumés surmontés de sourcils assortis au châtain clair des cheveux.



- Je craque?
- Votre dos.
- Ah oui! c’est mes L3 et L4, l’année dernière on m’a opéré d’une hernie discale, le chirurgien m’a conseillé de passer moins de temps au volant mais comme je suis représentant, impossible de me passer de la voiture, c’est pour ainsi dire une maladie professionnelle, vous voyez?
- Je vois.
- Vous bronzez tout habillée?
- Non.
- Comment ça, non?
- Si je voulais bronzer, je me déshabillerais.
- C’est logique, j’aurais dû y penser.
- Vous êtes français.
- Comment vous avez deviné? Mon accent?
- Un Belge n’aurait jamais dit « c’est logique », il dirait que c’est le moment ou jamais de bronzer parce que ça va dracher. Pleuvoir.
- Maintenant je comprends pourquoi j’ai si mal au dos, c’est mes rhumatismes qui sentent venir la pluie, c’est logique.

L'homme lui apprend qu'il est représentant en parfums pour LTD, une multinationale assiégée par une mégamultinationale qui se prépare à lancer une offre publique d'achat, une OPA pas vraiment incurable mais irritante, ce qui est très loin de son monde à elle mais relève d'un univers qu'elle connaît plus ou moins au travers des discussions qui passionnent son père et ses oncles, par cette écume qui borde et recouvre toutes leurs conversations et se dépose dans les quotidiens sous forme de suppléments couleur saumon, ou dans ces revues spécialisées où la Terre n'est pas bleue comme une orange mais verte comme un dollar.

Ils s'assoient en terrasse et tournent leurs cuillers dans le même sens conformément aux statistiques, quatre-vingt-trois pour cent des usagers droitiers de la cuiller l'utilisent dans le sens des aiguilles d'une montre, c'est bien la première fois qu'un homme lui parle de statistiques mais c'est un commercial français et elle pense à la notion de *double peine*, ayant récem-

ment entendu prononcer ce terme sans savoir à quoi il se rapportait. Ils tournent donc leurs cuillers selon le sens commun, boivent leur thé (il aurait préféré un café mais s'est spontanément adapté aux goûts de la jeune femme par déformation professionnelle) en se regardant, lui à œil nu, elle à œil toujours dissimulé derrière ses verres solaires.

Vu de l'extérieur rien n'évolue vraiment. Les planés des mouettes forment un seul plané global et les vaguelettes une seule arrivée toujours recommencée de vaguelettes sur le rivage.

Vue de l'intérieur des personnages la situation reste stable quoique moins nette que le paysage, c'est normal, les paysages sont mieux éclairés.

Ils conviennent de déjeuner et elle lui conseille les croquettes aux crevettes qu'elle qualifie de *merveilleuses*, spécialité locale à déguster en bord de mer comme le pop-corn se consomme au cinéma. Les croquettes ressemblent à de gros cookies grisâtres. Le représentant mâche et déglu-

tit une bouchée qu'il ne trouve pas merveilleuse du tout, il aurait préféré quelque chose de plus consistant, un moules frites par exemple, mais qualifie les croquettes de *vraiment merveilleuses*. En fait, ajoute-t-il en se remémorant une émission radio sur l'évolution des espèces, la couleur des crevettes est un camouflage inutile pour se soustraire aux filets mais efficace pour échapper à leurs prédateurs naturels qui ont précédé (et de loin) les barques de pêche, et dans la foulée lui revient aussi le mot mnémotechnique FOMECC appris pendant son service militaire. Il explique à la jeune femme que FOMECC reprend la première lettre des cinq mots à connaître pour se fondre dans le paysage. Faire FOMECC, c'est se poster ou se déplacer sur un Fond sombre (couvert végétal) en évitant de produire une Ombre portée et en utilisant celles déjà en place, végétales (arbres, haies), minérales (collines, tertres) ou artificielles (murs), les Mouvements brusques étant proscrits ainsi que les vêtements, armes, accessoires repérables à distance par leur Éclat ou leur Couleur.